

De bonne heure Athènes eut ce pressentiment, que celui qui a la mer a l'empire : *qui mare tenet, eum necesse est rerum potiri* (1). Il y a même un moment, dans son histoire, où ce pressentiment devient une conviction nationale ; c'est le jour où la Pythie annonça aux Grecs consternés qu'ils trouveraient leur salut dans les murailles de bois, emblèmes de leurs vaisseaux. Ce jour là, le secret de leur véritable force leur fut révélé. Athènes qui avait, seule, bien compris l'oracle s'adjugea les bénéfices de la prédiction et y conforma résolûment sa politique. Ce fut celle de tous ses grands hommes, depuis Thémistocle qui, pour l'avoir ouvertement poursuivie, encourut le reproche de réduire ses compatriotes au banc et à la rame, jusqu'à Périclès, le continuateur du Pirée ; jusqu'à Alcibiade qui, malgré les brillantes incohérences de son caractère et de sa vie, rêva d'asseoir la domination athénienne sur les côtes de l'Afrique, par la conquête de la Sicile.

Et cet empire de la mer, Athènes ne l'entendait pas à la manière étroite des Romains qui ne la firent jamais consister que dans l'entretien d'une puissante marine militaire ; elle l'entendait surtout dans le sens de suprématie commerciale. Avoir l'empire de la mer, c'était pour elle être maîtresse des importations et des exportations ; c'était, en couvrant la mer de ses vaisseaux et en accaparant les transports et échanges, assurer sa subsistance et sa sécurité, avoir une main dans toutes les affaires de la Grèce, surveiller ses alliés, soutenir ses colonies, répandre partout son esprit ; c'était, en un mot, posséder l'hégémonie. Et comment eût-elle douté que cette hégémonie lui appartenait, lorsqu'elle voyait, réunis au Pirée, comme dans un marché universel,

(1) Cicero, *Ad Atticum*, cité par Duruet, *Histoire du Commerce des Anciens*.